

Ion VRABIE *

Le mythe de l'autorité dans la philosophie russe**

The Myth of Authority in Russian Philosophy

Abstract: The myth always wants to be true, and therefore real, otherwise it lapses and passes into the fictional sphere. The authority expresses its correctness, and in this regard, it is based on truth or it forms their truths in order to preserve its justification. Myths possess their own founding instances, which grant them credibility. At the same time, the authority may resort to myths, old or new, to maintain its status. The fact is that myths and authorities often work together and in the same way, in the collective mentality. We find these circumstances in societies that have been formed and developed based on a vertical social construction of a defined hierarchy. The consequences of such a state of affairs can, in fact, be formulated in terms of social passivity, where the population is lacking initiative, all the decisions being made by the dominant classes (political, economical, intellectual), and system functionality can be inferred from the excessive confidence in those who maintain their authority by reassuring citizens of their righteousness through various forms of propaganda, in order to maximize the diminishment of the critical spirit.

In the approach that follows, I propose to analyze, in a historical-philosophical perspective, the premises of mythical order found at the base of the political authority in Russian space. What was the relationship between philosophy and authority, and how much do we talk about contemporary myths and their functionality?

Keywords: myth, authority, philosophy, collective mentality, Russian thinking.

Comment peut-on expliquer la soumission des masses populaires à un seul individu ou à un groupe minoritaire qui détient le pouvoir et que cela apparaisse comme quelque chose de naturel et, qui plus est, que c'est le peuple qui reconnaît le statut du monarque et s'y soumet? – c'est la principale question qu'a comme point de départ la présente étude. N. Berdyaev considérait qu'on peut régner sur les peuples d'une manière autoritaire par

* PhD Student, Faculty of Philosophy and Social-Political Sciences, Alexandru Ioan Cuza University, Iasi, Romania, email: vrabieion89@yahoo.com.

** **Acknowledgment:** This work was supported by the strategic grant POSDRU/159/1.5/S/140863 „Project Doctoral and Postdoctoral programs support for increased competitiveness in Humanistic sciences and socio-economics” cofinanced by the European Social Fund within the Sectorial Operational Program Human Resources Development 2007-2013.

une sorte d'hypnose suggestive des dirigeants, et que les instruments principaux seraient les mythes. Qu'ils soient des knèzes, des tzars ou des empereurs, le peuple russe a connu une seule forme de gouvernement – la manifestation du pouvoir par une autorité. Une pareille situation ne peut que susciter de nombreuses interrogations sur la mentalité de ce peuple, qui, le plus souvent, ne s'est pas considéré comme subjugué mais, au contraire, élu. En définitive, c'est le peuple qui confère et qui reconnaît le pouvoir de l'autorité. Ainsi, paradoxalement, d'une part il se sent traité injustement à cause des restrictions de la liberté, d'autre part il regarde son tzar avec humilité, comme quelque chose de sacré.

Dans la présente étude nous avons essayé de trouver une réponse à cet esprit de l'orient slave en consultant leurs propres penseurs. Du point de vue philosophique, nous avons cherché des raisons qui expliqueraient la relation subtile entre l'autorité, le peuple et le pouvoir. Le XIX^{ème} siècle est considéré comme la période d'épanouissement de la réflexion philosophique dans le cadre de l'Académie de Kiev et de Moscou. Les philosophes de cette époque-là semblent s'interroger de manière originelle sur leur propre identité nationale et sur le rapport entre le peuple russe et le reste du monde (surtout l'Europe), et la philosophie a représenté un nouveau territoire du savoir, le meilleur pour de pareilles questions.

Nous avons opté de traiter le problème dans deux perspectives majeures : historique et religieuse. La cristallisation d'une identité nationale se produit, invariablement, dans certaines circonstances historiques qui, souvent, s'avèrent définitives pour le développement ultérieur de la culture et de la politique. Serait-il possible d'identifier, à l'origine de la conscience nationale russe aussi, un mythe du sauveur qui, peut être, est encore effectif? De l'autre point de vue, la religion inclut les aspects nécessaires pour persuader la foule. Ainsi, si, dans des conditions idéales, la religion s'offre de sauver des âmes et le côté spirituel de l'homme, dans l'empire du César, selon l'expression de Berdyaev, elle peut devenir un instrument efficace de manipulation des peuples. Là où l'on rencontre une autorité absolue, on retrouve également une idéologie, qui fonctionne au niveau du subconscient collectif. La manière dont ils ont collaboré, l'Église et l'État, au développement de l'Empire Russe pourrait constituer une réponse véritable et peut clarifier le rapport de forces entre le peuple et les dirigeants.

I. La perspective historique

En 1836, dans la revue *Télescope*, on publiait la première des huit *Lettres philosophiques adressées à une dame* signées par Piotr Tchaadaïev. La lettre (la seule d'ailleurs parue pendant la vie de l'auteur) comprend une critique assez dure à l'adresse du passé et du présent de la Russie, raison pour laquelle elle provoque une réaction négative dans la société. La réponse des autorités a

été prompte. Sur l'ordre du tzar lui-même, le journal a été fermé, le rédacteur N. I. Nadezhdin exilé, le censeur renvoyé, et l'auteur, Piotr Tchaadaïev, déclaré fou, a été mis sous la surveillance de la police, avec résidence forcée et contrôle médical tous les jours, ne lui étant permise qu'une promenade une fois par jour. Ce n'est qu'après une année et demie qu'on a enlevé ses restrictions, à condition qu'il n'écrive et ne publie plus jamais.

À ce que l'on peut observer dans ce cas, dans un régime autoritaire, comme celui tzariste, on surveillait attentivement non seulement les activités des sujets, mais leur pensées aussi. La première chose qu'on peut en déduire c'est que l'autorité n'accepte pas la critique, ou les opinions différentes. Le régime autoritaire exige l'obéissance. Ce qui nous intéresse ce n'est pas la réaction de l'autorité, mais le comportement de la société. Quelles sont les raisons de cette soumission, souvent aveugle, de la population envers son souverain? Qui plus est, les Russes vénèrent leur tzar, qu'on voit dans une lumière sacrée. S'il condamne quelqu'un à la mort, il le fait parce qu'il détient ce pouvoir unanimement reconnu, et la dimension de la faute du condamné est de moindre importance. Comment pourrait-on expliquer la fonctionnalité d'un pareil régime et, surtout, l'attitude de la société?

Le même Piotr Tchaadaïev, pendant sa résidence forcée, écrit l'*Apologie d'un fou* afin de se défendre contre les accusations d'anti-patriotisme qu'on lui avait adressées, mais il apparaît moins ennuyé par les restrictions impériales que par la réaction du public. « En définitive, le gouvernement n'a fait que son devoir : on pourrait même dire que les mesures prises à propos de notre personne sont entièrement libérales, car elles n'ont en rien dépassé les attentes du public »¹. Bien que dans ce texte Piotr Tchaadaïev argumente qu'il y a plusieurs façons d'aimer son pays, il reste fidèle à sa première *Lettre*... et il souligne à nouveau les désavantages de la Russie par rapport à la civilisation occidentale, et à quelques endroits il traite aussi du problème de la totale soumission du peuple envers son souverain. L'une des raisons du manque de résistance du peuple russe est à trouver dans l'absence d'une histoire solide qui la légitime. Le peuple russe a été assujéti dès tôt par les princes et les knèzes, qui ont gagné sa foi et son obéissance grâce aux idées de protection et de direction (un rôle très important a été joué par le christianisme). Donc, les Russes ne sont devenus un peuple que par la force de la soumission, créé et modelé par ses souverains, car la volonté publique était complètement absente. « Si vous lisez d'un bout à l'autre nos chroniques, vous allez découvrir à chaque page l'action profonde du pouvoir, l'influence permanente du sol, et presque nullement celle de l'action publique »². Piotr Tchaadaïev met également en relief l'importance

¹ Piotr Tchaadaïev, *Scrisori filozofice. Apologia unui nebun*. București: Humanitas, 1993, p. 165.

² *Ibidem*, p. 181.

géographique, les vastes étendues de la Russie ont contribué à son pouvoir politique, mais ont provoqué à la fois une impuissance intellectuelle. En général, expliquait Tchaadaïev, si la Russie ne s'était pas étendue du détroit Bering jusqu'à la frontière de l'Allemagne et si une armée mongole ne l'avait pas traversée pour menacer l'Europe, l'histoire ne l'aurait pas même mentionnée. « Située entre l'Europe et l'Asie, elle (la Russie) appartient plutôt à la géographie qu'à l'histoire »³. Cette « chute » de l'histoire générale était, selon Tchaadaïev, la principale cause de la pauvreté économique et spirituelle du peuple. Le peuple russe n'a jamais marché de côté avec un autre peuple, il n'a pas des traditions communes et il vit son isolation quelque part entre l'Occident et l'Orient.

Sur les quelques ayant reçu et salué la *Lettre... de P. Tchaadaïev* on mentionne A. Herzen, qui, exilé pour ses idées socialistes, allait consigner plus tard que ce fut comme « un coup de fusil dans une nuit sombre »⁴. A. Herzen était au nombre des jeunes avec une orientation radicale et parmi les premiers à s'adresser aux masses dans ses articles, raison pour laquelle il a été deux fois exilé, émigrant ensuite à l'Europe. A. Herzen comprenait aussi bien que P. Tchaadaïev la situation de la société russe, mais, pour lui, sous l'influence des idées socialistes, mais aussi hégéliennes, tout s'intégrait à une histoire dynamique, et le passé historique russe représentait une simple étape qui allait être dépassée. Il avait plus de confiance dans le peuple russe, dont la soumission n'était qu'apparente. Conformément à sa vision, il y avait un décalage assez important entre l'hierarchie des organes d'État et la foule, décalage qui allait être surmonté par une révolution décentralisatrice. Il argumente que les formes de gouvernement connues par les Slaves jusqu'alors ne correspondaient pas à leur besoin national intérieur. « Les formes centralisatrices sont contraires à l'esprit slave, la fédéralisation serait beaucoup plus adéquate à son caractère »⁵.

Dans sa tentative de sauver le statut du peuple russe, A. Herzen est quand même obligé de reconnaître la forte influence que l'image du tzar avait au rang de ses sujets. Il existe deux éléments qui ne sont pas perçus comme adversaires du peuple, à savoir : le tzar et la spiritualité (les prêtres, les moines). Malgré cela, dans les deux cas, c'est l'idée et non la personne que le peuple vénère. « Ce n'est pas devant le tzar Nicolas que le peuple se prosterne, mais devant une idée, un mythe »⁶ – nous dit le penseur russe. Ce qui A. Herzen veut dire est que, tandis que tous les organes de l'État, à partir du tzar et jusqu'aux inférieurs, qui s'occupent des problèmes sociaux,

³ L. Novikova, I. Sizemskaia, *Russkaia filosofia istorii*. Moscova: Maghistr, 1997, p. 49.

⁴ A. Herzen, „Bilovo i dum”, dans Tchaadaïev, Piotr. *Filosovskia pisma*. rédacteur Vl. N. Ivanovskii. Kazani: Imprimerie D. M. Grani, 1906.

⁵ A. Herzen, *Socinenia*. Moscova: Mâsli, 1986.

⁶ *Ibidem*, p. 165.

sont devenus étrangers et même hostiles, l'image sacrée du tzar et la sagesse spirituelle des prêtres fonctionnent encore au niveau de la conscience commune. Pour autrement dire, A. Herten identifie deux mythes fonctionnant au niveau de la conscience populaire : la grandeur du tzar et l'orthodoxie salutaire.

En mettant face à face la vision de P. Tchaadaïev et celle de A. Herten, on déduit que pour le premier l'inexistence de la résistance du peuple dérive de l'absence d'un passé solide, qui légitime, tandis que pour A. Herten l'explication consiste en l'absence des orientations claires concernant l'avenir, du manque de perspective, la seule possibilité étant l'accord avec les gouvernants.

25 ans après la publication, N. Tchernychevski reviendra sur la première *Lettre philosophique* de P. Tchaadaïev, en l'analysant de côté avec l'*Apologie d'un fou*, ouvrage posthume. N. Tchernychevski ne partage pas la même opinion relative à l'histoire russe. Il ne la considère ni illogique, ni fragmentaire, comme P. Tchaadaïev. Les Russes ont une histoire qui, bien que confuse par ailleurs, constitue le fondement des croyances et des traditions populaires. C'est l'histoire qui a modelé le caractère spécifique des Russes, le fond culturel par lequel on explique les superstitions et les préjugés populaires et auquel il leur est difficile de renoncer. A l'opinion de Tchernychevski, le problème du peuple russe n'est pas l'absence ou la présence d'une histoire compacte, mais les résultats culturels, spirituels, sociaux, profondément intégrés dans la mentalité des gens, et la principale idée est celle du peuple laissé au hasard, qui déroule son existence selon les caprices du destin (*proizvol*)⁷.

Dans ce contexte, l'aspect géographique devient évident. Le territoire vaste et les grandes distances entre les communautés ont été les causes d'une auto-perception du hasard. On peut en déduire au moins deux caractéristiques : 1) l'inexistence d'une vision plus ample sur la vie, le temps, le monde en général et 2) un profond sentiment d'insécurité. Les grandes distances séparant les communautés slaves équivalent également avec une faible communication, ce qui les rendait vulnérables devant les attaques venues de la part des : Pétchénegues, Tatares, Mongoles. Par conséquent, les premiers souverains qui ont essayé de réaliser des unifications, même locales, afin de résister aux invasions, ont été vus comme des héros. C'est justement par cela qu'on peut expliquer non seulement l'absence d'une résistance des peuples slaves contre les formes de gouvernement autoritaires, devenues avec le temps de véritables régimes, mais, bien au contraire, même un sentiment de reconnaissance envers le knèze ou le tzar, grâce auxquels la Russie devient plus unitaire, plus grande et plus puissante. En

⁷ N. Tchernychevski, „Apologhia sumaşedşevo” dans *Socinenia*. Moscova: Mâsli, 1987, p. 305.

réalité, on a créé ainsi un mythe de l'autorité, qui fonctionne encore très bien.

Récapitulons les conclusions auxquelles nous sommes arrivé dans la première partie de notre thèse et où nous avons essayé d'identifier des explications d'ordre historique de la relation d'obéissance entre le peuple russe et son dirigeant (knèze, tzar, président). En analysant les origines de l'édification de l'État russe, à partir des écrits de trois penseurs russes du XIX^e siècle, nous avons formulé trois réponses possibles par lesquelles on explique, d'une part, l'influence accablante du souverain sur la majorité de la population, et d'autre part, la confiance et la soumission du peuple envers celui-ci. P. Tchaadaïev a considéré que cela se doit à une histoire obscure, basée sur la force militaire, qui a soumis son peuple en le modelant selon la bonne volonté des souverains. A. Herten explique la passivité du peuple russe plutôt par l'absence des visions sociales, économiques ou politiques, l'avenir étant vu à travers le prisme des décisions du souverain. Enfin, Tchernychevski identifie une caractéristique originaire du peuple russe qui a déterminé son parcours – le hasard (*proizvol sudbi*). Cette idée fonde la création d'un mythe de l'autorité salvatrice qui, paradoxalement, par son arrivée détruit l'accidentel du destin de ce peuple et, à l'aide de la religion chrétienne, confère un sens messianique. Si l'histoire a créé le mythe de l'autorité, c'est l'orthodoxie qui l'a confirmé au long des siècles (comme on le verra en ce qui suit).

II. L'importance de l'Église

V. O. Kliuchevski observait que « la Russie historique n'est pas, certainement, l'Asie, mais elle n'est ni l'Europe vraiment »⁸. Entre deux civilisations, la culture russe était connectée à celle de l'Europe, mais sa position a toujours présupposé des caractéristiques et des influences venant du monde asiatique également. D'une part, pour l'Europe, la Russie représentait l'Orient, paru sur la scène de l'histoire après l'adoption de la religion chrétienne, dans la période des conflits entre les Églises (catholique et orthodoxe). D'autre part, la Russie elle aussi avait son propre Orient, avec ses steppes et ses nomades, avec lesquels elle faisait non seulement la guerre mais portait à la fois un dialogue, en se réalisant certains rapprochements et même des échanges interethniques avec les « païens ». Donc, la Russie a été d'emblée dans une forme d'oscillation entre « la droite et la gauche », en essayant de trouver son équilibre.

Les débuts de la conscience nationale du peuple russes sont placés au XIV^{ème} siècle et il y a deux causes principales qui se trouveraient à la base de la cristallisation d'une unité culturelle russe. La première porte sur le

⁸ L. Novikova, I. Sizemskaia, *op. cit.*, p. 47.

transfert du centre politique, économique et culturel dans la région de la Moscou, là où le knèze devient le souverain à plein pouvoir et, de plus, possesseur du droit de laisser en héritage son trône. Il devient ainsi non seulement le titulaire du pouvoir dans la principauté, mais aussi son héritier, ce qui a contribué à la colonisation et à l'invasion de nouveaux territoires. La deuxième cause est considérée la Bataille de Kulikovo (1380), suite à laquelle les principautés unies russes obtiennent la victoire contre les Tataro-mongoles en échappant à la domination de ceux-ci. C'est justement dans le champ de Kulikovo que « se sont unifié la défense chrétienne avec l'aspect national russe et avec l'intérêt politique moscovite »⁹. Dans le développement de la principauté moscovite, qui allait devenir le centre de l'État russe, un rôle important a été joué par les conseillers spirituels, les prêtres chrétiens, non seulement par les knèzes guerriers. Afin de réaliser l'union, il fallait non seulement du pouvoir, mais aussi des modèles de l'action morale, de fils rouges, d'où l'intérêt des knèzes d'attirer l'Église de sa part, comme une idéologie du pouvoir.

Nikolai Berdiaev affirme qu'il y a deux opinions principales sur la relation entre le César, le pouvoir, l'État, le royaume du monde et l'esprit, la vie spirituelle de l'homme, le royaume de Dieu : le monisme et le dualisme. « Quelle que soit sa facture religieuse ou antireligieuse, le monisme tend toujours à la tyrannie. En revanche, le dualisme, justement interprété, entre l'empire du César et le royaume de Dieu, entre l'esprit et la nature, entre l'esprit et la société étatique, peut devenir un fondement de la liberté »¹⁰. Selon Berdiaev, il ne faut ni confondre ni subordonner les deux mondes, l'esprit ne peut jamais être déterminé par la nature et la société. Dans le processus historique, l'esprit, signifiant liberté, s'est objectivé par créer une série de mythes destinés à consolider l'autorité, tels: le mythe de la souveraineté dans le domaine religieux, le mythe de l'infaillibilité du Pape ou le mythe de l'assemblée épiscopale. Berdiaev ne se déclare pas contre l'État, au contraire, celui-ci est nécessaire au monde, mais son importance doit se limiter au caractère fonctionnel et au rôle subordonné. Quand même, l'État a la tendance de devenir totalitaire et il exploite, et même crée, des mythes pour que le peuple reconnaisse son autorité. C'est pour cette raison que le philosophe russe plaide en faveur d'un dualisme d'origine chrétienne, où l'on maintienne l'équilibre entre l'État et l'Église. En tout cas, l'Église ne doit aucunement accepter d'être subordonnée au César. « L'esprit appartient au royaume de la liberté. Les relations entre l'Église et l'État ont été et seront contradictoires et irréconciliables »¹¹. L'Église appartient au monde

⁹ L. Novikova, I. Sizemskaja, *op. cit.*, p. 20.

¹⁰ N. Berdiaev, *Împărăția lui Dumnezeu și împărăția cezarului*. București: Humanitas, 1998, p. 53.

¹¹ *Ibidem*, p. 56.

spirituel, et son alignement de façon opportuniste à l'État est sans pardon. La métamorphose des pères et des maîtres de l'Église de défenseurs de la liberté en des adeptes de la sacralité de la monarchie représente un acte par lequel on perd la véritable signification de l'Église sur la terre.

N. Berdyaev, et beaucoup d'autres, se demande comment peut-on expliquer la soumission des foules envers un seul individu ou un groupe minoritaire qui détient le pouvoir, de son point de vue, l'exercice du pouvoir implique une hypnose. Le pouvoir appartient à celui-ci qui arrive à induire aux masses populaires un état d'hypnose. « Le pouvoir d'État peut gouverner le peuple d'une manière très raisonnable, mais le principe même de la pouvoir est entièrement irraisonnable »¹². L'une des possibilités les plus efficaces de manifestation du pouvoir est par l'intermédiaire des mythes. Les mythes s'adressent au subconscient, et pour pouvoir diriger les masses il faut accéder au subconscient. Cela peut se faire par l'intermédiaire de la foi, des sentiments, des états émotionnels, des idéologies. Les formes de pouvoir cristallisées représentent des états d'esprit et des passions subconscientes, objectivées et rationalisées. Au lieu de contribuer de libérer les consciences de ces mythes du pouvoir, l'Église aide plutôt à les former et à les soutenir. Si à l'Occident on a maintenu une forme de dualisme plus prononcée, à l'Orient on a toujours eu une tendance vers le monisme, d'où le caractère autoritaire des formes de gouvernement.

C'est dans les spécificités de l'histoire russe que puise ses origines la confirmation du pouvoir par le peuple, opine aussi A. Khomyakoff. Le peuple russe, dit-il, a d'emblée compris le pouvoir comme une obligation et non comme un droit, voilà pourquoi il attribue au tzar le pouvoir comme une charge qu'il doit porter sans se justifier que devant Dieu. A son avis, le peuple ne doit pas s'impliquer et participer à la vie politique de la société. Dans la même lignée se plaçait aussi K. Aksakoff, qui voyait dans la monarchie le mal le plus petit, car ce n'est qu'ainsi que le peuple peut concentrer son existence sur les valeurs spirituelles-morales. Dans le cas des autres formes de gouvernement, comme par exemple la monarchie constitutionnelle ou la république démocrate, le peuple s'implique dans le processus politique de l'État, ce qui le détourne de la vraie nature du peuple¹³.

En 1885, dit Vl. Solovyov, le gouvernement russe a émis un document officiel par lequel on affirmait que l'Église orientale renonce à son pouvoir en le mettant entre les mains du tzar (comme s'il n'en était pas ainsi depuis des siècles). Le grand problème de l'Église Orthodoxe Russe, considère Vl. Solovyov, a été sa transformation dans une Église nationale. Et du moment qu'on parle d'une Église nationale, elle est déjà devenue un département de

¹² N. Berdyaev, *op. cit.*, p. 61.

¹³ L. Novikova, I. Sizemskaja, *op. cit.*, p. 61.

l'administration civile, une institution historique et purement laïque. Afin d'éviter que cela arrive, il faut que l'Église « trouve un support réel en dehors de l'État et de la nation, qu'elle soit liée à cette dernière par des liens naturels et historiques, qu'elle appartienne à un cercle social plus vaste, avec un centre indépendant et une organisation universelle »¹⁴. Du Byzance ne nous est pas parvenue la liberté ecclésiastique, mais les césaro-papisme. Si l'empereur de la Russie est le fils de l'Église, comme on l'affirme, alors c'est l'Église qui devrait l'influencer, et non vice-versa. Elle est supposée avoir un pouvoir indépendant et supérieur à l'État. Dans tout pays réduit à une Église nationale, l'institution ecclésiastique ne représente qu'un simple ministère dans le cadre de l'administration laïque, subordonnée à l'État.

On pourrait résumer la relation entre l'Église et l'État, ou le dirigeant, à trois aspects. Le premier porte sur la Bataille de Kulikovo, là où, du moins à l'avis des historiens L. Nivokova et I. Sizemskaja, au-delà de la confrontation avec les Tataro-mongoles, une unification s'est produite entre l'aspect chrétien et l'unité des principautés russes. Donc, la bataille en question n'a pas été pour l'émancipation nationale seulement, mais aussi contre ceux d'autre religion. Pour la première fois, le peuple russe s'identifie à l'orthodoxie. Le deuxième aspect se réfère aux tentatives des souverains de se faire allier les représentants du christianisme. Ayant compris que la force brute ne suffit pas pour que le peuple obéisse, les tzars ont misé sur le pouvoir de la religion. Ainsi, en profitant du contexte historique, la chute du Byzance, ils ont créé le mythe du peuple élu qui propage le message divin chrétien, à savoir le peuple russe. Sans aucune modestie, ils ont déclaré la Moscou comme étant la troisième Rome, et ses gouvernants les élus divins. On a ainsi arrivé à ce monisme dangereux dont parlait N. Berdyaev et qui tend à la tyrannie. Une fois persuadée de sacrifier ses tzars, l'Église a perdu sa liberté, en devenant une institution, parmi autres, de l'État. Mais l'objectif a été accompli, le peuple a commencé à se prosterner non devant Dieu seulement, mais devant le tzar aussi. Le mythe est devenu fonctionnel. Enfin, le troisième moment, qui aurait pu sauver l'Église Orthodoxe a été sa transformation en Église nationale, pour citer Vl. Solovyov. Limiter l'Église, toute une religion, aux frontières d'un État a signifié perdre toute indépendance de l'institution ecclésiastique. L'aspect de l'universalité disparaît, ne fois la religion devenue religion nationale. Ces trois moments de l'interpénétration de l'Église Orthodoxe Russe avec l'État ont conduit à une relation de subordination, or si le patriarche se soumet au tzar, que reste-t-il au peuple? – il croit vraiment que c'est la volonté de Dieu et continue de croire qu'ils ont raison.

¹⁴ Vladimir Solovyov, *Rusia și Biserica universală*. Iași: Institutul European, 1994, p. 85.